

أفلام Aflam

شاشات
أفلام

LES CAHIERS D'AFLAM

ÉDITION SPÉCIALE

8e Festival Aflam - 2021

#4

— Ressources pédagogiques

— Les Cahiers d'Aflam, KESAKO ?

Tout au long de l'année, Aflam propose, autour de sa programmation annuelle (Les Ecrans d'Aflam) et festivalière (Les Rencontres internationales de cinéma), une articulation entre séances de cinéma et interventions pédagogiques. L'objectif de ses ateliers est de proposer une approche différente des oeuvres.

Inspirés des outils d'éducation à l'image, les Cahiers d'Aflam ont été conçus pour accompagner la découverte des films programmés par Aflam. Ces Cahiers sont adaptés aux jeunes spectateurs mais ouverts à tous les publics qui souhaiteraient en savoir plus sur les films, leurs auteurs et les thématiques qu'ils abordent.

Vous trouverez dans cette édition spéciale festival Aflam des « fiches films » pour découvrir plus en détails la programmation et vous donner des clés d'analyse pour animer des débats.

Sommaire

| | |
|---|------------|
| Le festival en ligne | p2 |
| Édito | |
| Comment ça marche ? | |
| Dream Away de Johanna Domke et Marouan Omara | p3 |
| Sukar d'Ilias El Faris | p4 |
| L'étoile bleue de Valentin Noujaïm | p5 |
| Brotherhood de Meryam Joobeur | p6 |
| Last visit d'Abdulmohsen Aldhabaan | p7 |
| We are from there de Wissam Tanios | p8 |
| Karthoum offside de Marwa Zein | p9 |
| 200 mètres de Ameen Nayfeh | p10 |
| West Indies de Med Hondo | p11 |
| Interview de l'équipe de programmation | p12 |

Contact

Charlotte Deweerdt | Programmation et médiation
charlotte.deweerdt@aflam.fr

Mounir El Abbassi | Médiation
mediation@aflam.fr

Aflam, 42 rue Saint-Saëns 13001 Marseille
+33 (0)4 91 47 73 94

Le festival en ligne

— Édito

Pour la 8ème édition de son festival, Aflam propose de voir en ligne vingt films qui posent des questions liées aux sociétés contemporaines des pays arabes et aux conditions de vie des peuples en exil ou en diaspora.

[R] « **Traces de la Révolution et récits de lutte** » dresse un bilan en images des Révoltes arabes, dix ans après les premiers soulèvements. L'exil d'une jeunesse syrienne désabusée par dix ans de conflits inaboutis répond au désarroi d'une jeunesse réprimée dans les films qui nous arrivent d'Égypte et de Tunisie. En dépit du tableau noir de ces rébellions écrasées, le vent de liberté qui a soufflé en Afrique du Nord et au Moyen-Orient en 2011 a toutefois fait germer d'autres graines de révolte, qui ont éclos en 2019 : cette continuité est perceptible par le biais d'un film soudanais qui témoigne de cette envie de vivre et changer l'état des choses dans ce pays. Questionner un passé abîmé par les violences coloniales revient à toucher des sujets politiques sensibles.

[K] « **Que reste-t-il des colonies ? Regards et enquête de cinéastes** » laisse une place au point de vue des jeunes générations de cinéastes sur l'histoire de leurs parents et de leur lignée, pour mieux comprendre leur condition individuelle. Armés de leur caméra, les réalisateurs et réalisatrices contribuent par l'enquête, le journal intime ou la correspondance, à libérer des mémoires tout en renouvelant les formes de récits.

[P] « **Palestine : L'histoire n'est pas finie** » met à l'honneur ce pays résilient et résistant avec une sélection de films aux propositions formelles très diverses, qui proposent un état des lieux de la réalité des Palestiniens, qu'ils soient nés sous occupation ou en exil.

Enfin, deux longs-métrages de fiction réalisés en Arabie Saoudite prolongent la découverte **([D])** d'un cinéma en train de naître dans ce pays et interrogent, chacun à leur manière, l'inscription de traditions millénaires dans une société en pleine mutation.

Aflam dédie ce festival à Michel Serceau, compagnon et soutien indéfectible de son aventure depuis plus de 15 ans emporté brutalement par la pandémie en octobre 2020.

Les symboles **[R]**, **[K]**, **[P]** et **[D]** sont à retrouver sur les fiches films, pour identifier quel film appartient à quelle thématique. Vous trouverez également sur les images des films le symbole « ► ». Il vous permet, en cliquant dessus, d'accéder à la bande annonce du film.

— Comment ça marche ?

Dès le 26 mars, vous pouvez accéder aux films et aux podcasts gratuitement en vous connectant sur online.aflam.fr

Tous les jours, de nouveaux films sont à l'affiche et chaque film est accessible pendant 48h (dans la limite des places disponibles).

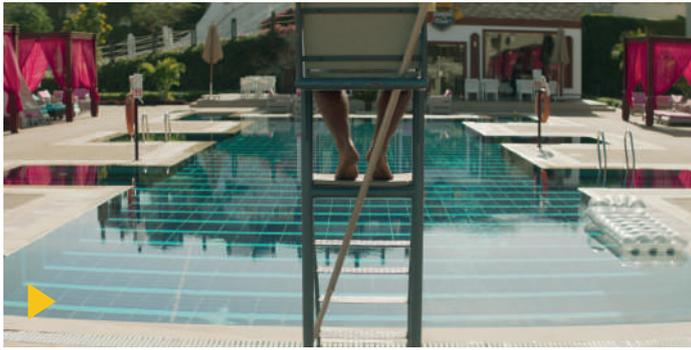
> Télécharger la grille de programmation

Afin de vous accompagner au mieux dans ce festival numérique, vous trouverez une **fiche de réservation ICI**. Elle est à remplir et à retourner à mediation@afam.fr

Dream Away de Johanna Domke et Marouan Omara

Film en accès libre les 26 & 27 mars

[K]



Egypte, Allemagne | 2018 | 1h26
Avec Horreya Hassan, Shaima Reda, Hossam Abo Salama, Khaled Ahmed, Alaa Abo El Kassem

Le film suit un groupe de jeunes égyptiens travaillant dans la ville touristique de Charm El-Sheikh devenue ville fantôme depuis une attaque terroriste en 2015. Fidèles à leur poste malgré l'absence de touristes, ils sont conduits à redéfinir leur futur et leur identité, partagés entre la vie très libérée de la ville et la culture traditionnelle qu'ils connaissaient jusqu'alors.

Johanna Domke et Marouan Omara

Née en Allemagne en 1978, **Johanna Domke** a étudié les Beaux Arts en Scandinavie et obtenu un diplôme de réalisation cinématographique à Cologne. Artiste multidisciplinaire, elle associe sa pratique de l'art à une réflexion socio-politique.

Marouan Omara est né au Caire en 1987. Après des études en arts appliqués, il entame une carrière de photographe avant d'obtenir un diplôme de réalisateur de cinéma. Professeur de cinéma, il réalise des films qui traitent nombre d'expériences sociétales ou politiques où réalité et fiction se mêlent dans des scènes souvent oniriques. Le duo choisi dans ses films d'explorer la société en traitant la réalité comme une fiction, à l'exemple de Dreamaway, leur premier long métrage.

Pour aller plus loin

> (Article) Raoul Mbog « Charm El-Cheikh, la perle du tourisme égyptien devenue « ville morte » », *Le Monde*, 2016

> (Article) Omar Elkafrawy « After the tourists: Dreamaway [...] », *Mada Masr*, 2019

Mots clés

RÊVES | TOURISME | ÉGYPTTE | TRAVAIL | AVENIR | IDENTITÉ | LIBERTÉ | TRADITIONS | MODERNITÉ

Rêve(s) et réalité

Un avion traverse un ciel limpide au matin. Un groupe de jeunes gens suit en silence un étrange animal dans un espace désertique. Cette scène d'ouverture présente les personnages et annonce la tonalité du film : le réalisme côtoie l'imaginaire, comme dans un rêve. Intrigués, nous passons d'une scène où des personnages évoluent dans un magnifique décor naturel, à des activités bien réelles et spécifiques, d'un grand hôtel.

L'hôtel et ses employés

La station balnéaire de Charm El-Sheikh, est un site hautement touristique du Sinaï. L'hôtel constitue l'élément fédérateur, le lieu principal qui réunit les différents métiers du propriétaire à la femme de chambre, en passant par les animateurs, masseur, DJ, Romeo, et la sculpture vivante. Le vide des espaces dédiés à la multitude est visuellement saisissant, illustrant la crise et l'attente.

Entre fiction et documentaire

A mi-chemin entre le documentaire et la fiction, le film comporte de nombreuses mises en scène et certains personnages sont fictifs (par exemple la femme de ménage est une composition).

La figure du singe

Hors de l'hôtel, le long de la route et face à la caméra, chacun des personnages se confie à une drôle de marionnette sur une camionnette... La voix du singe, hors champ, leur pose des questions surprenantes et personnelles. L'ensemble du dispositif s'apparente à une sorte d'oracle, où sont évoqués les rêves dans une course vers sa destinée.

Sukar de Ilias El Faris

Film en accès libre les 27 & 28 mars

[R]



France, Maroc | 2019 | 9 minutes

Sur la plage de Casablanca, le désir de deux adolescents se fait discret. Enfants comme adultes surveillent. Une bagarre détourne l'attention.

Ilias El Faris

Né à Agadir en 1990, Ilias a réalisé plusieurs courts métrages (**Azayz**, **Roujoula**, **Aïn Diab**) avant de tourner Sukar qui est sa première fiction. Ilias est aussi comédien, anime des ateliers de cinéma en milieu scolaire, et il vit désormais à Paris.

Pour aller plus loin

> (Vidéo) [Présentation du film par Ilias El Faris](#)

> (Film) **Aïn Diab** de Ilias El Faris, 2019, 8min

Mots clés

INNOCENCE | PLAGES | JEUNESSE | BURLESQUE | ARBITRAIRE

Un film en 16mm

Ce film a été tourné en pellicule et non pas en numérique. Lorsque ce format a été inventé (1923) le but était de proposer un matériel beaucoup plus économique, plus léger et plus facile à mettre en œuvre que le 35 mm standard. De nos jours rares sont les films tournés en pellicule. Ce choix offre une belle définition d'image et rappelle le cinéma amateur, celui des films de famille et de vacances.

Film burlesque

L'histoire d'amour au cœur de Sukar est traitée dans un style comique et naïf avec des personnages clownsques. Une série de gags et d'événements inattendus jalonne Sukar tels que le sauvetage des balles de tennis ou la mauvaise humeur du vendeur de beignets qui hurle sur la plage. On retrouve l'esprit d'un film muet, sans dialogue continu, avec des exclamations et une ambiance sonore expressive.

Sucre et... amertume

Le titre Sukar veut dire sucre en arabe. Il renvoie à l'atmosphère douce, au bonbon partagé et au goût du premier baiser. Mais l'intention du réalisateur est aussi de dénoncer la criminalisation des jeunes couples dans la société marocaine, au travers d'un portrait à la fois léger et politique. Sukar révèle l'innocence de la jeunesse, le ridicule des policiers qui surveillent à cheval et punissent les amours naissantes.

L'étoile bleue de Valentin Noujaïm

Film en accès libre les 29 & 30 mars

[K]



France, Qatar | 2019 | 17 minutes

Il parle arabe, il a la peau foncée, il aime une femme à la peau blanche. Cet homme-brun, fatigué de subir la violence d'un pays où il n'est qu'étranger, se met à crier vers le ciel. Loin dans l'univers, une étoile bleue lui répond et lui promet un autre monde.

Valentin Noujaïm

Né à Angers de parents libano-égyptiens, Valentin sort diplômé en 2020 du département scénario de la Fémis. Il écrit et réalise des films abordant les thématiques de l'immigration et de la perte de langue, avec des personnages souvent marginaux mais romantiques, dans des univers dystopiques ou fantastiques.

Mots clés

FAMILLE | ARCHIVES | CONTE | TRANSMISSION |
RÊVES | DIFFÉRENCES | VOYAGE | AUTOFICTION

Conte et science-fiction

Le court métrage emprunte à la fois des codes du genre littéraire, le conte, et du cinéma, la science-fiction. Le cadre du récit est intemporel. L'ancrage spatial est large et utilise des lieux communs : nord/sud, la Terre, la mer, les montagnes, l'espace, les étoiles... L'acteur Denis Lavant donne sa voix au conteur, qui se superpose à différents types d'images : des archives personnelles familiales et celles issues de la NASA ainsi que des images filmées lors d'un tournage à Beyrouth. L'usage d'un filtre bleu sur les images spatiales et le site archéologique de Baalbek au Liban – crée une atmosphère extraterrestre.

« L'étoile bleue » : une autofiction

En quête d'un avenir meilleur, cette famille immigrée qui n'arrive pas à trouver sa place entend l'appel d'une mystérieuse planète utopique appelée... l'Etoile bleue. Valentin Noujaïm s'inspire de son histoire personnelle, celle de son père et ses grands-parents qui ont formé un couple mixte. Le choix de ce titre peut d'ailleurs être un jeu de mot avec le nom du réalisateur : نُجُومٌ qui signifie « noujoum » signifie « étoiles » en arabe. Il dédie son film à sa famille, et aux « étoiles arabes ».

Différences et racisme

L'Etoile bleue raconte le parcours d'une famille mixte, de la rencontre de « l'homme brun » et de la « femme blanche », et de leur enfant « métis ». Cette famille est confrontée au rejet et au racisme ambiant, que les protagonistes intériorisent : le père parle « d'impureté ». Le couple constitue aussi l'union de deux locuteurs différents : l'un francophone, l'autre arabophone. Chacun expose les préjugés sur sa langue. Le français, langue d'amour, mais aussi outil de violence symbolique de la colonisation. L'arabe, langue jugée violente, n'est plus parlé par le père. La mère reprend même son fils lorsqu'il s'exprime en arabe – ce qui pose la question de la transmission. La narration est aussi bilingue, portée par des acteurs.

Brotherhood de Meryam Joobeur

Film en accès libre les 30 & 31 mars

[R]



(Canada, Tunisie, Qatar, Suède, 2018, 25 minutes)

Cette histoire décrit avec finesse et réalisme la vie d'une famille de bergers, profondément bouleversée lorsque le fils aîné, Malik, revient de Syrie accompagné de sa mystérieuse nouvelle épouse. La mère et les jeunes frères de Malik sont prompts à accepter son retour, mais celui-ci doit faire face au regard désapprobateur de son père. La tension entre le père et le fils s'intensifie jusqu'à atteindre le point de rupture.

Meryam Joobeur

Élevée en Tunisie et aux États-Unis, Meryam Joobeur est diplômée de l'École de cinéma Mel-Hoppenheim et vit actuellement à Montréal, au Québec. Avant **Brotherhood**, elle a écrit et réalisé les courts métrages **Gods, Weeds and Revolutions** (2012) et **Born in the Maelstrom** (2017). Elle travaille actuellement sur un projet de long métrage qui développe **Brotherhood**.

Pour aller plus loin

> (Article) [Jean-Baptiste Hervé, Interview de Meryam Joobeur, Voir, 2019.](#)

> (Vidéo) [Chronique culture de Djia Mambu, TV5 Monde, 2018](#)

Mots clés

FAMILLE | FRATRIE | TUNISIE | RÊVE D'AILLEURS | EXTREMISME | SACRIFICE | MARIAGE

La symbolique du sacrifice

La notion du sacrifice traverse le film de façon symbolique et visuelle. Il y a tout d'abord la mise à mort du mouton blessé par le loup. Chaker est initié par son père car le grand frère n'est pas là. En effet Malik est parti il y a un an, dans sa quête de rupture avec sa vie familiale, pour embrasser le combat et y risquer sa vie. Enfin, la jeune Rime, mariée de force à plusieurs reprises, incarne une génération sacrifiée, victime de la guerre en Syrie.

Les trois frères

Malek, Chaker et Rayene sont réellement frères et bergers ; la réalisatrice les a rencontrés lors d'un voyage de repérage. Ce sont des acteurs non professionnels. Pour les guider dans cette première expérience, la réalisatrice explique avoir noué une relation de confiance avec eux en passant du temps avant le tournage. La justesse de leur jeu n'a pas été difficile à obtenir, bien au contraire, elle tient à la beauté et profondeur de leur lien fraternel qui s'exprime naturellement à l'écran.

Le lieu du tournage

L'histoire se situe dans la localité de Sejnène, près de Bizerte. La Tunisie et cette région du nord en particulier a fourni le plus gros contingent de combattants étrangers en Syrie, Irak et Libye depuis les révoltes arabes de 2011. C'est une campagne un peu coupée du monde. Le travail autour du son (la place du vent) et de la photographie restituent bien la beauté de cette nature et une impression d'isolement.

Last visit d'Abdulmohsen Aldhabaan

Film en accès libre les 30 & 31 mars

[D]



Arabie saoudite | 2019 | 1h15
Avec Osama Alqess, Abdullah Alfahad, Fahad Alghariri

Nasser, qui se rend à un mariage avec son fils adolescent, apprend soudain que son père est mourant. Il décide de venir à son chevet, dans son village natal. Mais rapidement, les traditions locales vont altérer les relations du père et du fils...

Abdulmohsen Aldhabaan

Abdulmohsen Aldhabaan est auteur-réalisateur indépendant saoudien. Il est le cofondateur en 2008 de Talashi Films, société primée à de nombreuses reprises pour ses productions cinématographiques. Il réalise plusieurs courts métrages, dont **Three Men and a Woman** (2009) et **Incomplete Chronicles of a Folk Tale** (2010), ainsi que la série dramatique pour la télévision **42 Days** (2016) dont il est également le co-créateur. **Last Visit** (2019) est son premier long métrage. Il remporte le prix du jury du Festival international du film de Marrakech.

Pour aller plus loin

> (Article) Jumana Zahid « [Le cinéma saoudien, renaissance culturelle et révolution économique et sociale](#) », Huffington Post, 2019

> (Film) **Cinema 500 km** d'Abdullah Al-Eyaf, 2006, 42 min

Mots clés

FAMILLE | RELATION PÈRE-FILS | MASCULINITÉ | PATRIARCAT | TRADITION | COMMUNICATION | INDIVIDUALITÉ | GÉNÉRATION

Relation père-fils

La psychologie des personnages tient une grande place dans cette fiction qui explore les relations interpersonnelles, au moment de l'adolescence et du retour dans la famille. Waleed, le fils, est dans sa bulle en portant son casque, objet de refuge. Nasser, le père, semble tout aussi distant et peu communicant vis-à-vis des autres membres de la famille, ou des villageois. Si la relation entre Waleed et Nasser constitue l'axe du récit, le film explore aussi les rapports masculins en général, et ceux à plusieurs niveaux : entre Nasser et son père mourant ; au sein de la fratrie ; entre Waleed et ses cousins...

Une esthétique du silence

Nasser et Waleed arrivent de nuit au village, la police enquête sur un drame. La disparition d'un jeune garçon hante le récit. La dimension silencieuse apparaît au travers de figures variées, outre le peu de dialogues et le mutisme des personnages, elle se traduit par cette présence invisible qui ne peut être vue, écoutée. La mort plane sur les vivants. La veillée funéraire, au cœur de cette dernière visite, crée également une atmosphère mélancolique. On peut se demander si cette place accordée au silence en évoquant la fragilité des liens communautaires, revendique une nouvelle relation au monde ?

Tradition et masculinité

Les protagonistes incarnent la confrontation entre différentes sociétés saoudiennes, celle de la capitale Ryad, et celle du village natal de Nasser. Nasser est installé depuis longtemps dans la capitale et son fils est issu de cette nouvelle génération urbaine saoudienne en quête de liberté et d'espace d'expression. Pourtant acclimaté à cette vie moderne, Nasser est confronté à la question d'un hypothétique retour (définitif) aux racines. Alors que son père est mourant, ses frères lui font comprendre indirectement que son installation dans la capitale rompt avec les valeurs de loyauté et de solidarité du village, « trahies » par cette quête de vie meilleure. De plus, le casting est exclusivement masculin, et ne fait que renvoyer à une société patriarcale oppressante. Les quelques coups d'éclat du fils envers le père dénoncent l'hypocrisie et le souci des apparences.

We are from there de Wissam Tanios

Film en accès libre les 31 mars & 1er avril

[R]



Liban, France | 2020 | 1h22

Jamil et Milad décident de quitter Damas où ils ont grandi pour échapper au service militaire et à la guerre. C'est alors un long périple qui commence pour ces deux frères, qui vont chacun rejoindre une destination différente et tenter de commencer une nouvelle vie. Leur cousin Wissam enregistre leurs voyages respectifs vers Stockholm et Berlin ; il collecte leur parole et remonte le temps grâce aux images de leur enfance. Réalisé sur cinq années, ce portrait sensible explore la question de l'exil, mais aussi l'héritage familial, entre nostalgie et émancipation.

Wissam Tanios

Né en 1989 à Beyrouth, Wissam étudie le cinéma à l'Université St Joseph de Beyrouth. Son cinéma s'intéresse aux formes documentaires ; son premier court métrage **Aftermath** (2012) remporte le Prix du meilleur documentaire au Lebanese Film Festival en 2012, et **Departures** (2013) fait l'objet de belles sélections en festival et récompense. We Are From There est son premier long métrage.

Pour aller plus loin

> (Film) **À la recherche de l'homme à la caméra** de Boutheyna Bouslema, 2019, 79 min

> (Film) **Mon cousin anglais** de Karim Sayad, 2019, 82 min

> (Article) Colette Khalaf « [Wissam Tanios filme l'odyssée de l'espoir](#) », L'Orient le jour, 2020.

Mots clés

ARCHIVES FAMILIALES | SYRIE | MIGRATIONS | EUROPE | FAMILLE | JEUNESSE | EXIL | FRATERNITÉ

Filmer l'exil

Discuter de l'exode des Syriens sans parler de la guerre. Pari réussi par Wissam Tanios dans un film attachant, qui raconte deux histoires de vie, celle de ses cousins. Sa représentation de leur exil se déploie dans l'espace parcouru (5 pays) mais aussi dans le temps (5 ans) de son enquête, à quoi s'ajoutent des images issues de leurs souvenirs d'enfance. Pour accompagner ses protagonistes dans ce mouvement, Wissam adapte et invente des dispositifs, tantôt il filme, tantôt il utilise des images filmées par ses cousins, des vidéos Skype, des archives familiales.

(Re)construire sa vie

Les sujets d'émigration, de départ et de reconstruction de soi sont abordés avec délicatesse et finesse. « Tout le monde peut avoir accès aux nouvelles, mais rares sont ceux qui ont accès à la vie intime des personnes qui ne sont certainement pas traitées dans ce film comme des nombres » explique le cinéaste. « Lorsque Jamil décide de partir d'une façon illégale dans une embarcation, les images ressemblent plus à une aventure et lui semble heureux, comme s'il faisait du rafting. Dans ce film, j'essaye de faire comprendre que l'être humain a une capacité énorme de s'adapter et de changer le cours de sa vie. Mais cela n'empêche pas qu'il garde "sa maison intérieure" intacte. »

Héritage et émancipation

Le film questionne tant l'héritage familial, qui émerge dans le quotidien, que le déracinement, qui provoque la solitude des individus mais aussi leur émancipation. Jamil et Milad vont prendre des routes séparées dans la vie. Jamil va en Suède où il suit la carrière de son père, menuisier de père en fils, tandis que Milad, musicien rêveur et sensible, ne pouvant poursuivre son travail d'enseignant, immigre à Berlin où il se lance dans sa carrière d'artiste.

Karthoum offside de Marwa Zein

Film en accès libre les 31 mars & 1er avril

[R]



Soudan | 2019 | 1h15

À Khartoum, des femmes assument leur passion pour le football et tentent de réaliser leurs rêves. Prêtes à défier les interdits imposés par une société patriarcale, elles poursuivent leur combat pour être officiellement reconnues comme équipe nationale féminine du Soudan.

Marwa Zein

Marwa Zein est née à la Mecque, en Arabie-Saoudite en 1987. Elle a vécu et fait ses études au Caire où elle a obtenu son diplôme de cinéma au High Cinema Institute. Ancienne élève de Berlinale Talent, IDFA Academy et Durban Talent, elle a déjà réalisé trois courts métrages primés dans de nombreux festivals. Elle a fondé sa propre société de production ORE Productions basée au Soudan.

Khartoum Offside est son premier long métrage. Projeté en 1ère mondiale à la Berlinale de 2019, le film a été sélectionné par plusieurs festivals internationaux et primé plusieurs fois.

Pour aller plus loin

> (Article) Alexis Billebault, « Au Soudan, la révolution du football féminin », *Jeune Afrique*, 2019

> (Article) Samira Sawlani, Au Soudan, "La dictature chute, le cinéma renaît", *Courrier International*, 2020

Mots clés

RÊVES | FEMMES | ÉGALITÉ | FOOTBALL | LIBERTÉ |
INTERDICTIONS | IDENTITÉ | TRADITIONS |
RÉSISTANCE

Le football comme métaphore

Pendant des années, les femmes ont dû se cacher pour jouer au foot, ce que nous rappelle un carton, avant les premières images. Après 30 ans de dictature, la révolution de 2019 a fait évoluer les choses et des clubs exclusivement féminins ont été créés. Ce sport devient un symbole de l'émancipation des femmes. Mais les obstacles ne manquent pas, pour trouver un réel soutien de la fédération de football et faire évoluer les mentalités

Portrait d'une équipe

La dimension sociale et collective, plutôt que la performance sportive, est au cœur du film. La caméra de Marwa interroge les joueuses sur leurs vies, leurs désirs et leurs projets personnels ; elle nous montre des jeunes femmes décidées mais joviales, pleines d'humour lorsqu'elles refusent de porter le foulard pour jouer ou se moquent des dirigeants qui ne veulent pas qu'elles jouent en short. Parmi elles se détache Sara, fière et lumineuse, meneuse de l'équipe.

Caméra complice

« Le football était pour moi et les filles un moyen de refuser les systèmes oppressifs, et pour moi de me rebeller contre le système en tant que réalisateur. C'est mon droit et le droit de tous les cinéastes de s'exprimer », déclare Marwa Zein. Cette implication personnelle se perçoit par la façon dont la réalisatrice place sa caméra au plus près des visages et des corps, entre dans l'intimité des filles qu'elle suit au quotidien tout en explorant la ville et les intérieurs avec un réel talent visuel.

200 mètres de Ameen Nayfeh

Film en accès libre les 1er & 2 avril

[D]



Palestine | 2020 | 1h37

Avec Ali Suliman, Anna Unterberger, Motaz Malhees

Deux cents mètres, c'est la distance qui sépare Mustafa de sa femme Salwa qui vivent chacun dans un village palestinien, l'un en Cisjordanie et l'autre en Israël. Le couple tente de supporter cette situation aussi absurde que douloureuse. Chaque soir, Mustafa fait clignoter une lumière pour saluer ses enfants avant de dormir. Survient un accident et l'urgence de rejoindre son fils qui en a été victime. Refoulé au checkpoint du mur de la séparation, Mustafa engage un passeur et embarque pour une véritable odyssee de 200 kilomètres.

Ameen Nayfeh

Ameen Nayfeh est né en Palestine en 1988 où il s'est formé comme infirmier à l'Université Al-Quds à Jérusalem. Au bout de deux ans, il change de voie et obtient un master en cinéma à l'Institut cinématographique de la Mer Rouge en Jordanie. Il a écrit, réalisé et produit ses propres courts-métrages tels que **Suspended Time** (2014), **Interference** (2017) et **The Crossing** en 2018. **200 mètres** est son premier long-métrage.

Pour aller plus loin

> (Article) Laurent Perpigna Iban « Emmurés : ces Palestiniens coupés du monde par le mur de séparation israélien », *Middle East Eye*, 2018.

> (Article) Iain Akerman, *The long journey of Palestinian director Ameen Nayfeh's*, *Arab News*, 2020

> (Article) « La Palestine en cartes », *Le Monde diplomatique*, 2018.

Mots clés

PALESTINE | ISRAËL | FAMILLE | LIBERTÉ |
SÉPARATION | NATIONALITÉ | CONFLIT | MUR |
ROAD-MOVIE | AVENTURE

Le chemin de 200 mètres

Le film est inspiré par l'histoire personnelle du réalisateur qui a vécu cette séparation. Ce projet de film Ameen Nayfeh le porte depuis longtemps : « Cela m'a pris sept ans pour développer le scénario et trouver des producteurs ». Son film précédent intitulé « La traversée », a permis au jeune réalisateur de poser les jalons de son projet. Avec ce court métrage Ameen a pu explorer la thématique de la séparation et du déplacement au cœur de cette histoire, repérer certains des acteurs mais aussi convaincre les producteurs de son talent certain de cinéaste.

Le mur et la séparation

Le mur de séparation isole Mustafa, à Tulkarm en Palestine, de sa femme et de ses enfants, qui vivent de l'autre côté de ce mur, à seulement 200 mètres. Le mur oblige Mustafa, comme de nombreux Palestiniens, à demander un permis (ici de travail) pour se rendre côté israélien. Le mur de séparation a commencé à être construit lors de la 2nde Intifada, en 2002. L'État israélien évoque la raison sécuritaire pour ériger 700 km de mur. Il ne respecte pas la ligne d'armistice de 1949, et renforce l'emprise foncière des colons en Cisjordanie. Le « mur de l'apartheid » est jugé illégal par la CIJ en 2004 et condamné par l'AG des Nations unies en 2003.

Un road-movie... dans le coffre de la voiture

Face à l'absurdité administrative qui l'empêche de rejoindre son fils à l'hôpital, Mustafa envisage la solution de la clandestinité. Commence alors un périple risqué de 200 km. Le voyage de Mustafa et de ses compagnons de route peut s'apparenter au genre du roadmovie, dans le mouvement principal du film : les obstacles rencontrés illustrent les problèmes de société ; la relation entre les personnages évolue au fil du voyage. En revanche, alors que l'accès à la nature est un élément important de ce genre de film, le périple de Mustafa s'y prête peu ; le seul état sauvage rencontré est... celui de l'État

West Indies de Med Hondo

Film à retrouver en octobre au Mucem



France | 1979 | 1h50
Avec Robert Liensol, Roland Bertin, Hélène Vincent, Philippe Clévenot

Les West Indies sont les Antilles d'abord espagnoles, puis anglaises, françaises, néerlandaises, avant que Cuba et Haïti, entre autres, conquièrent leur indépendance. Le film peut être présenté comme une comédie musicale politique. En utilisant la langue créole comme élément essentiel, c'est l'histoire du peuple des Antilles qui est racontée, du XVIIe siècle à nos jours : l'action se déroule dans une caravelle négrière, et est racontée à travers des chants et des ballets, évoquant à la fois le passé, et le présent, cette autre " traite " qui amène en sens inverse vers l'Europe, pour échapper à la misère, des milliers d'hommes devenus immigrés.

Med Hondo

Mort à Paris en 2019, Med Hondo était né en 1936 en Mauritanie. Arrivé à Marseille en 1958, il a d'abord été docker. Passionné pour l'art dramatique, il a fait ensuite une carrière d'acteur et s'est distingué dans le doublage : voix française régulière d'Eddie Murphy, ou de Rafiki dans **Le Roi lion**. Devenu cinéaste – tout en demeurant acteur - il a mis au service du 7ème art sa vive conscience politique.

Traitant de l'histoire de la colonisation, de la traite négrière, de la « Françafrique », ses films sont autant de réquisitoires contre les formes d'oppression subies par les peuples exploités, en particulier le peuple africain.

Pour aller plus loin

> (Pièce) Daniel. Boukman « Les Négriers : pièces en trois parties », 1971

> (Emission radio) "Med Hondo : la braise et les cendres", 48 min, RFI, 2019

> (Films) La collection Cinéarchives

Mots clés

ANTILLES | AFRIQUE | FRANCE | COLONISATION | HISTOIRE | MIGRATIONS | COMÉDIE MUSICALE | TRAITE TRANSATLANTIQUE | ESCLAVAGE

La comédie musicale

Med Hondo se saisit de la comédie musicale pour traiter d'événements historiques. Mis en scène à partir d'une succession de tableaux, avec une esthétique scénique vigoureusement théâtrale, le récit se déroule dans une usine désaffectée, sur un bateau servant de décor au film. Le décor et les accessoires se transforment et persistent, à l'image des sièges et du trône royal détournés en « trône présidentiel ».

La caravelle, la mer... le perpétuel déracinement

West Indies est une adaptation du livre de l'écrivain martiniquais Daniel Boukman, Les Négriers : pièces en trois parties (1971). Le bateau et la mer sont des lieux communs du film. La caravelle symbolise le perpétuel déracinement des Noirs antillais, de la traite transatlantique au 17e siècle jusqu'à nos jours. Alors que les Antilles se voient dépeuplées de leurs populations (elles-mêmes déracinées), de nombreux Français métropolitains sont favorisés pour s'y installer. A l'avant-garde, Med Hondo dénonce aussi la filière touristique avide d'images et de stéréotypes exotiques et fantasmés.

Mémoire coloniale et universalisme républicain

Le réalisateur dénonce le rapport qu'entretient la France avec son passé colonial. Le besoin du travail de mémoire semble tout aussi pertinent de nos jours qu'à sa sortie dans les années 70. Hondo pointe avec cynisme « la devise triangulaire [de la République] : liberté, égalité, fraternité » inscrit sur le front du bateau. Il expose le traitement inégalitaire des Français antillais, considérés comme des citoyens de seconde zone. Par ailleurs, Med Hondo tourne en ridicule le système politique local, emprunt de népotisme et dominé par les classes dirigeantes locales acquiescentes aux intérêts de la Métropole.

Interview de l'équipe de programmation — par Séances Spéciales

Les Rencontres internationales de cinéma existent depuis 2013. Au départ du festival, il y a l'association Aflam, installée à Marseille. Pouvez-vous revenir sur la création de l'association et la naissance du festival ?

Aflam existe depuis 20 ans. L'association est née de l'envie de faire connaître à un public aussi large que possible les cinématographies du monde arabe. Pendant la première décennie, nous avons travaillé autour de cycles qui mettaient chaque année en valeur la cinématographie d'un pays. En 2013, la nomination de Marseille comme capitale européenne de la culture nous a donné l'opportunité de créer le festival, d'abord à la Villa Méditerranée puis au Mucem dès l'année suivante. Ce dernier est aujourd'hui devenu un lieu d'accueil mais aussi le coproducteur du festival. Ces dernières années, nous avons également développé des propositions d'ateliers et conservé la programmation des Ecrans d'Aflam, un rendez-vous régulier, thématique qui nous permet une certaine liberté de programmation, au-delà de la création contemporaine proposée durant le festival.

En 2020, la pandémie vous a contraint à l'annulation de votre édition, prévue en mars. Comment avez-vous vécu cet événement hors du commun ?

Cela a été un choc. Nous avons pris de plein fouet la première vague de la pandémie qui nous a contraint à annuler le festival et faire le deuil d'un travail très avancé. Au fil du printemps, nous avons proposé des choses en ligne. Puis à l'automne, nous avons pu concevoir une édition des Ecrans d'Aflam, intitulée « Cinéma en Lutte », profitant de la reprise de la vie culturelle qui nous a permis quelques projections avant que tout ne s'arrête à nouveau.

Cette nouvelle fermeture, qui dure encore aujourd'hui, vous a décidé à organiser l'édition 2021 en ligne. Comment avez-vous construit cela ?

A vrai dire, l'édition 2021 va se jouer en deux temps. D'abord une première partie en ligne et en accès gratuit, du 26 mars au 4 avril. Puis, un deuxième temps en présentiel au Mucem du 15 au 17 octobre avec une rétrospective de l'œuvre du cinéaste franco-mauritanien Med Hondo, accompagnée d'une installation de films en partenariat avec la Cinémathèque de Tanger et Think Tanger. Entre temps, nous travaillons à présenter en itinérance dans nos cinémas partenaires un cycle sur le cinéma arménien.

Attardons-nous donc sur l'édition en ligne, quelle forme prendra-t-elle et qu'est-ce que le public pourra y découvrir ?

Du 26 mars au 4 avril, deux films seront dévoilés chaque jour sur notre plate-forme et resteront disponibles 48h, avec une jauge limitée. Le public pourra ainsi découvrir 20 films récents, 15 longs métrages et 5 courts métrages, à dominance documentaire. Nous avons articulé cette programmation autour de trois thématiques.

La première, « Palestine : l'histoire n'est pas finie », met en avant le cinéma palestinien avec 4 films qui ont en commun leur engagement tout en proposant chacun une forme très différente. Ces films nous paraissent témoigner de la résistance des Palestiniens, qui n'ont pas renoncé à leur culture et à leur pays, et proposent un cinéma à multiples facettes, en provenance des Territoires occupés, d'Israël ou de la diaspora. Ces films prouvent que l'histoire n'est pas terminée, que la culture palestinienne n'est pas éteinte, bien au contraire car ces cinéastes sont jeunes et incarnent une relève à suivre.

La deuxième thématique, « Traces de la révolution et récits de lutte », est celle de l'anniversaire des 10 ans des soulèvements dans les pays arabes. Un anniversaire qu'il est difficile de qualifier d'heureux, mais dont nous avons voulu témoigner par des films en provenance du Maroc, de la Tunisie, de la Syrie, de l'Égypte ou encore du Soudan. Des œuvres à la fois dramatiques mais aussi plus légères, non dépourvues d'humour, qui interrogent la reconstruction possible.

La troisième thématique, « Que reste-il des colonies ? Regards et enquêtes de cinéastes », met en valeur une nouvelle génération de réalisateurs et réalisatrices qui explore son histoire coloniale par le cinéma. Principalement documentaires, ces films réinventent des façons de témoigner du passé à partir d'archives et de récits familiaux, et questionnent l'après, l'héritage d'un esprit impérialiste qui colonise encore les individus et les sociétés.

Vous proposez également deux films en provenance d'Arabie Saoudite, qui échappent aux trois thématiques mentionnées plus haut.

Ce sont deux fictions qui sont à part du reste de la programmation. Deux films qui sont aussi deux premiers longs métrages. L'un nous plonge dans un univers très masculin, sur plusieurs générations, autour du départ du grand père qui va bientôt mourir. L'autre au contraire raconte l'histoire d'une jeune fille d'un village, défendue par son père. Il y a donc ce dialogue entre ces deux films qui montrent un jeune homme et une jeune fille à l'écran. Ces films sont des témoins d'un cinéma saoudien en train de naître et qui porte déjà un regard critique sur sa société, questionne les traditions et les mythes.

En racontant les débuts de l'activité d'Aflam, vous évoquez vos propositions comme des rétrospectives nationales. Aujourd'hui, comment abordez-vous chaque année une zone aussi large que le monde arabe, vaste et hétérogène, pour constituer la programmation du festival ?

Lorsque nous recevons les films, nous n'avons pas en tête de quota, par genre ou par pays. Simplement, des films émergent au milieu des autres. Cela a par exemple été cette année le cas avec les films palestiniens. Nous ne sommes pas partis avec l'idée de faire un focus sur la Palestine mais ces propositions avaient une originalité que l'on n'a pas trouvée ailleurs. Tout comme nous ne nous sommes pas sentis obligés de traiter les 10 ans des soulèvements dans les pays arabes. Mais il y a eu des films qui abordaient la question de manière intéressante. Chaque année contient ses surprises. Ce qui est presque magique, c'est la manière dont les films choisis finissent par se nourrir les uns les autres au fur et à mesure que le festival avance.

Un festival est par définition un moment de rassemblement, de rencontres autour de films. Les salles fermées, il a fallu se replier vers le numérique. Qu'est-ce que cela a changé, notamment dans l'accompagnement des films vers le public ?

Programmer en ligne est différent. Nous avons surtout prêté attention à défendre le mieux possible les films, à créer malgré tout une rencontre. C'est pourquoi nous avons demandé à chaque cinéaste de nous transmettre une vidéo de présentation pour associer une parole et une personne au film. Pour remplacer nos habituels café-ciné, nous avons confié au collectif de fabrication sonore Copie Carbone, dont les membres sont aussi de jeunes cinéastes, la création de podcasts, sous la forme d'entretiens avec les cinéastes. Enfin, nous avons assuré un travail de terrain pour présenter notre sélection là où cela est possible. Par exemple nous passerons plusieurs jours aux Baumettes début avril, nous voulons organiser un atelier jury au sein d'une structure scolaire, pour qu'un film qu'ils auront choisi puisse être montré aux élèves. Cela compte énormément pour nous que ces films soient vus par un public large et diversifié.

Entretien réalisé par Sylvain Bianchi, avec l'aide de Charlotte Menut.

SÉANCES SPÉCIALES

Séances Spéciales a pour vocation de faire connaître au plus grand nombre la richesse et la diversité d'événements cinématographiques dans l'ensemble des salles et festivals de la Région Sud, ainsi que l'activité de l'ensemble de la filière : tournages, studios, formations et écoles, métiers du cinéma...

Son objectif est aussi de générer une nouvelle dynamique entre public et professionnelles.

> Séances Spéciales

Aflam أفلام